

**Zeitschrift:** Wissen und Leben  
**Herausgeber:** Neue Helvetische Gesellschaft  
**Band:** 4 (1909)  
  
**Artikel:** Nationalité  
**Autor:** Bovet, E.  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-749420>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 05.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

wenn wir das Leben selber als die Auswirkung einer individuellen Veranlagung, als die Gestaltung des Charakters zur Form betrachten. Denn so ist alles, was ich bin, meine Tugend, und alles, was ich nicht bin, meine Sünde.

Die Geschichte hat uns die Skepsis gelehrt. Auf dem neuen Wege aber finden wir Freude und Mut aufs neue. Es ist gewiss, wir sind durch sie viel bewusster geworden; aber wenn wir leben und wirken möchten, so kann unser Leben und Wirken uns nun nicht mehr als wertlos erscheinen. Es hat in sich selber sein Recht, und was wir suchen, ist unsere Form. Die Geschichte hat uns gelehrt, was war; aber indem wir es verschlungen haben und es auch schon satt haben, so wissen wir auch, dass wir anders sind, dass wir andere Kräfte und andere Bedürfnisse haben als die Toten; wir sind hungrig und durstig nach Neuem, Unserem. Der Drang, es zu schaffen, und die Bereitwilligkeit, es anzunehmen, sind viel grösser als in allen vergangenen Zeiten. Eine Unzufriedenheit, ein Fieber kommt über den Menschen nach dem Nie-Erlebten, Nie-Empfundenen, das doch sein ist.

ROM

OTTO FISCHER



## NATIONALITÉ

Le problème de la *culture suisse* (traduction imparfaite de „schweizerische Kultur“) est à l'ordre du jour. Les réponses les plus diverses ont déjà été émises. Quelques-uns ont déclaré cette culture suisse peu désirable ou sont allés jusqu'à en nier la possibilité; j'ose au contraire, avec d'autres, en affirmer la nécessité absolue; je crois que l'avenir même de notre patrie en dépend.

La critique des différentes opinions remplirait à elle seule un numéro de cette revue; je préfère m'en tenir à un exposé positif, de manière à amener la discussion sur un terrain nouveau <sup>1)</sup>).

---

<sup>1)</sup> Je donne ici quelques renseignements bibliographiques, forcément incomplets:

*Seippel, Paul*: La Suisse au XIX<sup>e</sup> siècle. Tome III (Payot, 1901), le dernier chapitre, intitulé: „Coup d'œil d'ensemble“ que devraient lire tous ceux qui attribuent à M. Seippel des idées étroites qui ne sont pas les siennes.

Il importe d'abord d'examiner de plus près quelques notions essentielles; cette étude, philologique en apparence, aura des résultats inattendus. — Dans une séance de la Société „Wissen und Leben“ j'ai développé, en langue allemande, quelques idées sur la différence qu'il y a, selon moi, entre le mot *Bildung* et le mot *Kultur*. Ces idées ont été critiquées ici même (N° 18 du 15 juin) par M<sup>lle</sup> Baragiola. Après mûre réflexion, je maintiens ma différenciation, quoique d'une façon moins absolue, et en reconnaissant que ces notions demeurent très personnelles. Chaque individu a son vocabulaire particulier, non seulement pour le choix des mots, mais encore pour le sens qu'il donne à ces mots, et surtout lorsqu'il s'agit de termes abstraits. L'interprétation subjective du vocabulaire constitue la grosse difficulté de toute discussion; souvent on ne s'entend pas, faute d'avoir établi d'un commun accord le sens des mots essentiels. Pour éviter tout parti pris, consultons quelques dictionnaires que j'ai là sous la main; ils réservent peut-être une surprise au lecteur attentif.

1. *Thibaut*, Dictionnaire allemand-français:

*Bildung*: 1. formation; 2. fig. (Ausbildung) développement; *Bildung des Geistes*, culture de l'esprit; 3. fig. (Kultur) civilisation, instruction; *sich Bildung aneignen*, cultiver son esprit, s'instruire.

*Kultur*: 1. (von Pflanzen) culture; 2. fig. civilisation; *Kulturaufgabe*, mission civilisatrice; *Kulturgeschichte*, histoire de la civilisation; *Kulturvolk*, peuple civilisé.

---

*Seippel, Paul*: Langue et culture suisses. Genève 1908.

*Seippel, Paul*: Culture suisse? ou inculture? Dans *Wissen und Leben*, vol. III, 428.

*R. T.*: Honnêtes courtiers. Dans *La Voile latine*. 1908. p. 25.

*Blocher, E.*: Die schweizerische Kulturfrage. Dans *Wissen und Leben*, vol. III, 313.

*Lombard, A.*: Langue et culture. Dans la *Gazette de Lausanne*, 3 mars 1908.

*Bovet, E.*: Réflexions d'un Homo alpinus. Dans *Wissen und Leben*, vol. III, 296.

*Bovet, E.*: Réponse à René Morax. Dans *Wissen und Leben*, vol. IV, 129.

*Morax, René*: La liberté dans un bocal. Dans *Wissen und Leben*, vol. IV, 122. (1<sup>er</sup> mai 1909).

*Bovy, Adrien*: L'enseignement du doyen Bridel. Dans *Wissen und Leben*, vol. IV, 363. (15 juillet 1909).

*Baragiola, E. N.*: *Bildung und Kultur*. Dans *Wissen und Leben*, vol. IV, 287. (15 juillet 1909).

Et enfin l'ouvrage si important de *M. G. de Reynold*: Le doyen Bridel. Essai sur l'helvétisme littéraire à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Lausanne, Bridel, 1909.

2. *Sachs-Villatte*, Deutsch-französisches Wörterbuch :  
 Bildung: 1. formation ... 5. (geistig) culture intellectuelle, lumières ;  
 (Gesittung) eines Volkes, civilisation ; allgemeine Bildung, culture générale, connaissances générales qui constituent le savoir des gens du monde. — Mann von Bildung, homme instruit ou cultivé, im weiteren Sinn, homme de bon ton ou bien élevé.  
 Kultur: (Züchten mancher Tiere und Pflanzen) culture ; (Geistes-Entwicklung) culture intellectuelle, lumières ; (Gesittung) civilisation. Kulturaufgaben, problèmes de la civilisation.
3. *Michaelis*, Dizionario tedesco-italiano :  
 Bildung: formazione ; coltura (della mente), istruzione, incivilimento ; Bildungsstufe, grado d'istruzione.  
 Coltura: Ausbildung, Bildung, Kultur.
4. *Hatzfeld, Darmesteter et Thomas*, Dictionnaire général de la langue française :  
 Culture: action de cultiver la terre, les plantes. Fig. Un esprit sans culture. La culture des arts, des sciences, des lettres.
5. *Littré*, Dictionnaire de la langue française :  
 Culture: 1. travail de la terre ... ; 4. Fig. La culture des lettres, des sciences, des arts. Instruction, éducation. Un esprit sans culture. La culture du cœur, des sentiments.
6. Dictionnaire de l'*Académie Française* :  
 Culture se dit figurément de l'application qu'on met à perfectionner les sciences, les arts, à développer les facultés de l'esprit.

La première impression qui se dégage de ces textes est celle de la confusion ; il semble que les mots *Bildung* et *Kultur* puissent signifier tour à tour, l'un et l'autre : instruction, culture, civilisation. *Cette confusion est un premier fait important à noter.* Toutefois, en y regardant de plus près, en tenant compte de l'ordre des significations et des parenthèses jugées nécessaires, on arrive à cet autre résultat : le mot français qui répond le plus souvent à *Bildung*, c'est *culture* ; et *Kultur* est à traduire de préférence par *civilisation*. A propos de l'*Essai sur les mœurs et l'esprit des nations* de Voltaire, Hettner dit : „Wir haben hier zum ersten Mal den Begriff und den Anfang einer wirklichen Kulturgeschichte“. Dans le langage courant, *ein gebildeter Mensch* c'est quelquefois un homme bien élevé, un homme de tact, mais plus souvent encore un homme cultivé. Je reconnais volontiers que *Bildung* et *Kultur* se touchent de près, et se confondent en bien des esprits ; mais c'est précisément parce que notre époque positiviste exagère les vertus de l'instruction, de la science, et qu'elle méconnaît les trésors de la vie morale. Traduire *Kultur* par *culture* c'est une inexactitude, presque une erreur, que j'ai commise moi-même, et

que je rétracte ici. Quand M. Blocher parle de *Kultur* et M. Bovy de *culture*, la ressemblance des mots est trompeuse. M. Blocher croit évidemment à la supériorité morale de la race germanique, tandis que M. Bovy revendique simplement pour le génie latin, dans l'esprit suisse, sa part bien nette et légitime de collaboration.

Je ne prétends pas imposer ma terminologie à qui que ce soit; mais enfin, puisqu'il s'agit de notions diverses, je prie le lecteur de bien vouloir accepter au cours de ces pages, provisoirement, les définitions suivantes: par culture (*Bildung*) j'entends surtout un fait intellectuel; la culture est un affinement de l'esprit par l'instruction, par le savoir; elle favorise le développement des qualités morales (par une plus grande compréhension) chez les individus d'une noblesse innée; mais elle ne se confond pas avec ces qualités, elle ne les implique pas; elle peut exister sans le tact moral; elle n'exclut ni la pédanterie, ni la vanité; elle est généralement personnelle, ne se transmet que par l'enseignement, et dépend le plus souvent de certaines conditions sociales. Mais quand la culture se généralise et que, étant très ancienne, elle s'impose comme une tradition, quand les œuvres des grands esprits ont pénétré peu à peu une nation entière, lui ont créé un idéal à elle, alors la culture devient une force morale; et je traduirais le mot *Kultur*, selon le contexte, par civilisation, ou par esprit d'une nation, ou par tradition, ou encore par conception de la vie. C'est dire que je ne rêve pas le moins du monde, pour ma patrie, l'imitation d'une nation étrangère, quelle qu'elle soit! M<sup>lle</sup> Baragiola semble m'avoir bien mal compris sur ce point essentiel. Au contraire, je crois que M. Seidl, défendant le droit des Polonais à leur langue maternelle, a parfaitement raison quand il dit: „Jede Kultur ist national; international sind die stofflichen Hilfsmittel der Kultur. Kultur als Volksgeist, Volksethik, Volksarbeit, Volkserbe ist immer nur national!“ (Wissen und Leben. 15 juillet 1909. p. 383).

Dès lors, le problème se pose pour nous, en Suisse, d'une façon très nette: Sommes-nous une nation? Si oui, nous devons avoir et développer un esprit national. Ou bien ne sommes-nous que des fragments de trois grandes nationalités, fragments rattachés par le seul lien politique des institutions républicaines? <sup>1)</sup> Notre

---

<sup>1)</sup> „Wie aber steht es mit Staaten, die aus Splittern grosser Nationalitäten zusammengesetzt sind?“ (Blocher, Wissen und Leben. III, 331),



unité ne serait alors que provisoire; sa raison d'être cesserait le jour où ces grandes nationalités adopteraient elles-mêmes la forme politique qui nous est si chère. Allons courageusement jusqu'au fond de la question, écartons les illusions patriotiques, soyons logiques et répondons à ce dilemme: Nous avons en Suisse des religions et des langues diverses; selon quelques-uns nous n'avons en commun, de Genève à Schaffhouse, que notre gouvernement démocratique et notre indépendance „garantie“ par le traité de Vienne; soit; est-il possible que les pays voisins arrivent un jour à cette forme démocratique? Si cela est possible, la Suisse n'est qu'un hôtel où trois étrangers mangent ensemble, à table d'hôte, avant de rentrer, au premier beau jour, dans leurs pays respectifs. Et si cela est impossible, si notre forme démocratique nous est bien particulière, c'est qu'elle provient d'un *esprit* qui nous est commun. Quel est alors cet esprit? quelle est sa source secrète? qu'a-t-il fait? que lui reste-t-il à faire?

Avant de répondre à ces questions, il faut ramener à ses justes proportions le fait des langues diverses qui devient décidément une hantise linguistique. Etant philologue et historien de mon métier, je crois savoir à peu près ce que la langue maternelle signifie dans la vie des individus et des peuples; mes étudiants savent avec quelle ardente conviction j'explique, à Zurich, le génie et la mission des langues et des littératures italienne et française. Ce sont là des choses anciennes déjà. Il y six cents ans, alors que tous les hommes cultivés écrivaient en latin, Dante faisait de sa langue maternelle, dans le *Convivio*, un éloge merveilleux et disait entre autres: „Cette langue a uni ceux qui m'ont engendré, de même que la flamme prépare le fer à l'artisan qui fait le couteau; elle est manifestement une des causes de mon existence“. Mais quand M. Bovy s'écrie: „Parler une langue implique une certaine façon de penser. Notre langue c'est la vie même de notre esprit“, je dirais plutôt qu'une langue *révèle* une façon de penser, et qu'elle est, non pas la vie de l'esprit, mais une manifestation de cette vie. La langue est un effet, l'esprit est une cause.<sup>1)</sup> Et

---

<sup>1)</sup> Pourtant, dans certains cas, une façon de parler *devient* une façon de penser. Le langage faubourien de Paris, que plusieurs adoptent dans la Suisse romande, la langue de Gyp, l'abus du mot de Cambronne, tout cela favorise une habitude de grossièreté. Mais ici même le fait d'adopter ces

puisque l'esprit évolue, la langue évolue aussi. Vivre, c'est se transformer.

Ici il importe de distinguer entre le vocabulaire et la syntaxe. Ce qui frappe le dilettante pangermaniste ou pangalliste, ce sont les emprunts du vocabulaire; il y a des gens qu'un menu français prive de tout appétit; d'autres reculent devant le mot *Heimatschutz*, mais trouvent le footing plus hygiénique que la marche, et le ticket (étiquette) plus distingué qu'un billet. Affaire de goût et d'ignorance. L'historien sourit de ces manies. Selon les époques de son histoire glorieuse, le français a emprunté des mots, par centaines et par milliers, à l'allemand, à l'italien, à l'anglais; il a toujours fini par oublier les uns, inutiles, et assimiler les autres, utiles. Il s'est enrichi, sans modifier son caractère essentiel. Les crises du vocabulaire sont sans danger, tant que la syntaxe tient bon. La syntaxe, voilà l'esprit d'une langue; elle est du style, et le style est l'homme même. Loin d'être immuable, elle se transforme d'une époque à l'autre, et d'un individu à l'autre (comparez les syntaxes de Taine et de Daudet!), mais elle évolue presque sans emprunts, sur son propre fonds, fidèle à la psychologie d'un peuple.<sup>1)</sup> Soyons donc tolérants pour le vocabulaire, qui est question de goût et de besoins pratiques; sévères pour la syntaxe, qui est tradition intellectuelle! Là-dessus je suis d'accord avec M. Bovy; et je reviendrai tout à l'heure sur la nécessité qu'il y a, pour les Suisses romands et les Suisses allemands, à se retremper toujours aux sources les plus pures des littératures française et allemande. Mais, de grâce, ne confondons pas l'instrument du travail avec l'objet du travail, c'est-à-dire la langue qui nous est propre, avec le but auquel nous tendons! Puisque la langue est un effet (effet complexe de plusieurs causes) et non une cause, puisqu'elle est une forme et non un principe, on ne saurait logiquement conclure d'un effet à toute une cause générale, ni prétendre qu'une différence de langue suffise à séparer deux groupes qui se rencontrent,

---

façons de langage a sa cause première dans l'esprit: c'est du snobisme, de la pose; pour être démocratique, cette pose n'en est que plus ridicule.

<sup>1)</sup> Je n'oublierai jamais comment le romaniste Tobler nous démontrait le sens logique du Français et le sens plastique de l'Italien dans ces deux séries d'expressions: pas à pas, peu à peu, goutte à goutte, et: a passo a passo, a poco a poco, a goccia a goccia.

par ailleurs, dans un même idéal. Les différences apparentes dans le domaine linguistique révèlent, il est vrai, une diversité de culture (Bildung), mais n'impliquent en aucune façon une diversité essentielle dans le domaine moral (Kultur). En termes philosophiques : ces différences concernent le mode et non la substance. Et nous pouvons, en Suisse, par des modes divers, travailler au même but, si but commun il y a.

La diversité des religions, dont on parle si peu (par opportunisme), me semble plus grave que celle des langues ; la religion intéresse la conception de la vie, les idées générales plus directement que le langage ; les langues se traduisent, bien qu'imparfaitement ; une religion ne se traduit pas. Les différences de mode sont si profondes qu'elles semblent toucher à la substance. Il suffit de rappeler le Kulturkampf. Pourtant nous avons eu déjà un congrès international des religions, et le philosophe respectueux de toutes les convictions religieuses pressent au loin une époque où les religions et la libre-pensée se rencontreront en un même idéalisme. Donc ici encore, comme pour les langues, nous ne trouvons pas de raison suffisante pour renoncer à un esprit national. Certes, ce sont des difficultés ; mais puisque nous existons, et que nous prétendons être non pas un conglomerat dû au hasard, mais une nation, quel est donc ce lien secret qui nous unit en dépit des langues et des religions diverses ?

La genèse de notre patrie suisse, quand on l'étudie sans aucune rhétorique ou sentimentalité, est beaucoup moins glorieuse que ne le disent nos orateurs patriotiques. Une légende s'est formée sur notre passé, qui risque fort de compromettre notre avenir. En réalité, nos origines sont fort modestes. Les premiers Confédérés semblent bien avoir eu comme mobile principal des intérêts politiques, économiques ; je ne leur en fais aucun reproche, au contraire ; la réalité est le meilleur point de départ de l'idéal. Cette Suisse primitive, que la légende magnifie, avait une singulière idée de la liberté politique et religieuse ; nous en savons quelque chose au Pays de Vaud et ailleurs. La „dispute de Lausanne“ nous fait aujourd'hui l'effet d'une comédie très bien montée par ces Messieurs de Berne, et plus d'une de nos Universités a comme point de départ un idéal très peu scientifique. Les faits de ce genre se présentent en masse à l'observateur impartial et expliquent



aussi les crises de notre Confédération, par exemple à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et lors du Sonderbund. Toutefois, après avoir fait cette part, très large, aux intérêts matériels, aux faiblesses humaines, il n'en reste pas moins un fait considérable, c'est que nous existons, c'est que la Confédération a triomphé de toutes les crises, qu'elle est la plus ancienne république du monde, et que la solidarité y est en progrès constant. Je cherche dans l'histoire de l'humanité, et je trouve que notre existence à nous est unique.<sup>1)</sup> Ce fait doit avoir sa raison profonde, morale. Intéressés tant qu'on voudra, les Suisses primitifs ne l'étaient pas plus que leurs contemporains; pourquoi donc se sont-ils unis, insurgés, pourquoi ont-ils duré, alors que d'autres subissaient l'esclavage ou cédaient après une brève résistance? Pourquoi? De toutes les explications matérielles qu'on peut donner à ce fait, je n'en vois qu'une qui soit réellement indépendante du caractère moral, c'est la montagne considérée comme rempart. J'y reviendrai; pour le moment je dirai que la montagne était le seul atout mis par la Fortune dans le jeu des Confédérés; le reste, quoi qu'on fasse, relève toujours en dernier ressort de leur *volonté*. A l'origine, tous catholiques et de langue allemande, de même condition sociale; plus tard, montagnards et citadins, de religions et de langues diverses; et pourtant unis comme jadis, mieux que jadis. Par intérêt commun? soit; mais d'où vient que cet intérêt nous est commun, du Léman au Rhin? C'est que nous avons un esprit qui nous est commun.

Cet esprit helvétique, que nous aurons à définir, est la cause première de notre existence, dès 1291 jusqu'à aujourd'hui. D'abord hésitant, presque inconscient, il s'est développé et précisé par son œuvre, par les difficultés mêmes; si bien qu'il est à ce jour à la fois une cause et un effet.

Sa création la plus évidente, c'est la forme de nos institutions, notre république démocratique. C'est pourquoi nous sommes unis surtout par un patriotisme *politique*, par le même culte de l'indépendance nationale. C'était en effet pour nous le premier pas à faire, l'intérêt immédiat et suprême. Nous avons été en

---

<sup>1)</sup> Est-il besoin de dire que la république romaine, qui ne dura du reste que 480 ans, a existé dans des conditions très différentes des nôtres et beaucoup plus favorables?

Europe la première *nation consciente*.<sup>1)</sup> Et c'est dans ce domaine politique que nous avons vraiment une Kultur, une civilisation à nous. Malgré toutes nos faiblesses individuelles et malgré la „psychologie des foules“, je ne sais aucun pays où le civisme soit aussi général, aussi éclairé. Par une collaboration séculaire, nous avons développé, précisé, dans tous les cantons, un idéal qui était déjà en germe dans la Suisse primitive. Nous progressons chaque année; et qui donc, aujourd'hui, regretterait la conquête du Pays de Vaud, la dispute de Lausanne et même le Sonderbund? La Suisse entière pourrait faire sienne la noble devise de Genève: *post tenebras lux!*

Mais ce lien politique est désormais insuffisant. Les pays voisins ont évolué, sont des nations, plus favorisées par les circonstances que la nôtre; la France a donné au monde, grâce en partie à notre Rousseau, la grande Révolution et affirme de plus en plus son idéal républicain; la monarchie italienne est à certains égards très démocratique; partout les progrès sociaux sont très rapides; de sorte qu'en plus d'un point déjà nous ne sommes plus les premiers; en tout cas nous ne sommes plus une exception. Les armées nationales, la politique internationale, les questions économiques, le développement énorme des sciences techniques et de la vie intellectuelle, tout autant de facteurs qui diminuent de beaucoup, et chaque jour, la valeur pratique et mondiale de nos institutions politiques, de notre indépendance nationale. N'oublions pas le nombre croissant des étrangers qui nous envahissent; *Wissen und Leben* consacrera une étude spéciale à cette question. Et c'est à cette heure difficile qu'on vient nous prêcher l'irrésistible beauté des grandes nationalités, l'attraction fatale des races, et qu'on nous rassure sur le danger d'une absorption en disant que les Zuricois sont des Germains . . . Alémanes et les Genevois des Français . . . protestants! Et nous devrions vivre de ces subtilités?! Encore une fois, pas d'opportunisme! Ayons le courage de nos opinions, parlons à nos Confédérés comme nous parlerions à Nuremberg, ou dans la *Deutsche Erde*, ou dans quelque congrès

---

<sup>1)</sup> La France s'est développée comme nation à peu près en même temps que nous, mais sous la direction d'un roi, c'est-à-dire avec un peuple beaucoup moins conscient que le nôtre, et dans des circonstances très différentes.

pangalliste: ou bien la Suisse est une association fortuite et provisoire d'esprits substantiellement différents, et alors c'est le divorce à brève échéance, le retour aux races-mères et „aux plus grandes patries“; ou bien la Suisse est une nation dont la devise: „Un pour tous, tous pour un“ n'est pas menteuse, une nation supérieure aux races, aux langues et aux Eglises, et alors il faut développer son esprit national, afin qu'elle vive jusqu'au jour où toutes les nations, ayant accompli leur mission, réaliseront enfin l'humanité.

Parlant de Gotthelf et de Gottfried Keller, M. Blocher dit: „An ihren Werken ist alles und alles urdeutsch. Keller wollte nicht als eine spezifisch schweizerische Literatursache behandelt sein, sondern als ein deutscher Dichter.“ Cela s'appelle jouer sur les mots, et je cite ici deux sonnets de Keller, avec en note leur traduction abrégée.

#### NATIONALITÄT

Volkstum und Sprache sind das Jugendland,  
Darin die Völker wachsen und gedeihen,  
Das Mutterhaus, nach dem sie sehnend schreien,  
Wenn sie verschlagen sind auf fremden Strand.

Doch manchmal werden sie zum Gängelband,  
Sogar zur Kette um den Hals der Freien;  
Dann treiben Längsterwachsene Spielereien,  
Genarrt von der Tyrannen schlauer Hand.

Hier trenne sich der lang vereinte Strom!  
Versiegend schwinde der im alten Staube,  
Der andre breche sich ein neues Bette!

Denn einen Pontifex nur fasst der Dom,  
Das ist die Freiheit, der polit'sche Glaube,  
Der löst und bindet jede Seelenkette!<sup>1)</sup>

\* \* \*

#### EIDGENOSSENSCHAFT

Wie ist denn einst der Diamant entstanden  
Zu unzerstörlich alldurchdrungener Einheit,  
Zu ungetrübter, strahlenheller Reinheit,  
Gefestiget von unsichtbaren Banden?

---

<sup>1)</sup> NATIONALITÉ. La race et la langue sont le pays d'enfance où les peuples croissent, la maison maternelle qu'ils évoquent en pleurant quand ils sont égarés sur la terre étrangère. Parfois pourtant la race et la langue deviennent une lisière, une chaîne au col des hommes libres. C'est alors que des hommes faits s'amuse à des jeux d'enfants, aveuglés par de rusés tyrans. Que le fleuve se sépare enfin! qu'un de ses bras se perde dans le sable et que l'autre se fasse un lit nouveau! Car l'église n'a qu'un prêtre, c'est la liberté, la foi politique, qui lie et délie toutes les chaînes des âmes!

Wenn aus der Völker Schwellen und Versanden  
Ein Neues sich zu einem Ganzen einreihet,  
Wenn Freiheitslieb' zum Volke dann es einweihet,  
Wo Gleichgesinnte ihre Heimat fanden:

Wer will da wohl noch rütteln dran und feilen?  
Zu spät, ihr Herrn! Schon ist's ein Diamant,  
Der nicht mehr ist zu trüben und zu teilen!

Und wenn, wie man im Edelstein erkennt,  
Darin noch kleine dunkle Körper weilen,  
So sind sie fest umschlossen und gebannt.<sup>1)</sup>

\* \* \*

Une force mystérieuse nous unit depuis six cents ans, nous a donné nos institutions démocratiques; un bon génie veille sur notre liberté; un même esprit emplit nos âmes, dirige nos actes et fait de nos langues diverses un hymne harmonieux au même idéal; c'est l'esprit qui souffle des hauteurs; c'est le génie de l'alpe et des glaciers; c'est la force que symbolise l'arolle au geste héroïque. La montagne n'a pas été qu'un rempart fortuit des pâtres contre les chevaliers; elle fut leur berceau même; ce sol rude et ce ciel inclément ont fait leur caractère; et dès lors la montagne a toujours dominé notre vie morale; tous les autres facteurs sont des variantes; elle est l'action constante. — Le caractère distinctif d'une nation n'est pas, comme plusieurs semblent le croire, dans telle vertu particulière, dont cette nation aurait le monopole; il est dans *l'ensemble*, dans un *certain dosage* des qualités et des défauts que possède chaque nation, mais chacune à un dosage différent, avec une interprétation et une orientation particulières. Tous les peintres se servent de lignes et des sept couleurs du prisme; d'où vient que, même en faisant abstraction du sujet en soi, l'artiste révèle aussitôt sa personnalité? c'est un fait difficile à expliquer, mais c'est un fait; on ne l'analyse pas jusqu'au fond, on le *sent*; et cette personnalité est l'essentiel; les lignes et les couleurs sont les moyens de tous; la vision est de l'individu. — Il en est de même des nations

---

<sup>1)</sup> CONFÉDÉRATION. De quelle force mystérieuse ce diamant a-t-il obtenu son unité indestructible et sa rayonnante clarté? Quand dans la masse des peuples un élément nouveau se constitue et que l'amour de la liberté fait une nation de ceux qu'un même esprit unit: qui donc oserait y retoucher encore? Trop tard, Messieurs! c'est un diamant que vous ne sauriez plus troubler ni diviser! Et si l'on y découvre encore quelques corpuscules obscurs, ils y sont bien enfermés, à jamais prisonniers.

comparées les unes aux autres; l'analyse établit leurs qualités communes; la synthèse affirme leur individualité.<sup>1)</sup>

Or nous avons en Suisse notre individualité. L'étranger la constate aussitôt, non sans étonnement, derrière nos langues et nos religions diverses; nous sommes seuls à la mettre en doute, à la ravalier à une forme politique, comme si toute forme ne supposait pas un principe générateur! Nous sommes les seuls qui insistions sans cesse sur nos différences; en dehors de notre fameuse liberté, nous ne voyons qu'elles, nous les multiplions, nous les exagérons à plaisir: différences linguistiques, religieuses, économiques, sociales, cantonales et communales! Ames ingrates, esprits mesquins, nous ne savons pas élever nos regards vers la montagne qui rayonne, et dont les sources sont notre vie.

Nous confondons la culture intellectuelle avec l'esprit national, la forme avec le fond, les moyens avec le but. Que le Suisse romand demeure fidèle à sa langue maternelle, qu'il se nourrisse de culture latine, et que le Suisse allemand fasse de même et se nourrisse de Goethe, de Keller, cette discipline intellectuelle est légitime, normale, nécessaire. Qui donc l'a jamais combattue? Qu'un écrivain comme Paul Seippel soit obligé de se défendre contre une telle insinuation, cela est triste... pour ses adversaires. Culture latine et culture germanique, nous sommes d'accord, tellement d'accord qu'on pourrait n'en plus parler. *Claudite jam rivos, pueri, sat prata biberunt.* — Mais comment? Tous les peuples

---

<sup>1)</sup> Au moment où je corrige ces pages, quelques vers de Sully Prudhomme me reviennent en mémoire:

Tous les corps offrent des contours,  
Mais d'où vient la forme qui touche?  
Comment fais-tu les grands amours,  
Petite ligne de la bouche?

J'ai dans mon cœur, j'ai sous mon front  
Une âme invisible et présente.  
Ceux qui doutent la chercheront.  
Je la répands pour qu'on la sente.

Ce que le penseur dit ici de l'individu peut s'appliquer, *mutatis mutandis*, aux nations. Et Sully Prudhomme approuverait, j'en suis sûr, l'idée de nationalité que je développe ici, puisqu'il a dit:

J'ai beau faire, j'émigre où s'enfuit la concorde;  
Je tiens de ma patrie un cœur qui la déborde,  
Et plus je suis Français, plus je me sens humain.



se féconderaient les uns les autres, par un échange d'idées, et, pour ne citer qu'un exemple, la France se renouvellerait au XVI<sup>e</sup> siècle par l'Italie, au XVIII<sup>e</sup> par l'Angleterre, au XIX<sup>e</sup> par l'Allemagne, et elle rendrait au monde les bienfaits reçus, et nous seuls en Suisse nous devrions élever au milieu de la Sarine une cloison étanche?! C'est un défi ridicule à l'histoire de l'Europe, un défi sacrilège à la patrie. Sur notre rôle international M. Seippel a déjà dit ici même (III, 428) des vérités excellentes; j'y renvoie le lecteur et me limite au problème national.

Notre diversité réelle, tant que nous ne voyons qu'elle, est une faiblesse; elle pourrait, elle devrait être une richesse et une force, si nous réalisions le mot de Moltke: „getrennt marschieren, vereint schlagen!“ Derrière nos façons de voir et de raisonner latine et germanique, il y a un fonds commun: la conception sérieuse de la vie et de ses responsabilités morales, la simplicité, l'honnêteté, la patience et l'ingéniosité, l'énergie un peu rude et concentrée et surtout un certain goût de rébellion contre les ordres que notre conscience n'a point dictés; même vis-à-vis de la nécessité et des forces aveugles de la nature nous savons allier notre sens pratique et notre besoin d'indépendance: nous savons vaincre la nature en nous adaptant à elle. Les discours prononcés à Genève lors des fêtes de Calvin, les hommages rendus à cette occasion par l'étranger en sont un témoignage probant. Le dogme calviniste peut s'effriter; l'esprit de Genève persiste, et c'est l'esprit suisse sous son mode latin.

Le rapport qu'il y a entre la montagne et le caractère que je viens de définir est évident pour qui sait réfléchir. Ce caractère explique notre indépendance nationale, nos institutions démocratiques, et ces institutions ont développé ce caractère. Maintenant, au lieu de dormir sur nos lauriers et de chanter „Il n'y en a point comme nous sur la terre“, il faut progresser encore, résolûment. Aux unités plus grandes qui nous entourent et nous menacent, il nous faut opposer une unité plus forte. Notre amour de l'indépendance répugne à la centralisation qui serait une confusion; fort bien; mais nous saurons réaliser une concentration, où nos génies distincts collaboreront à un même but national. Les différences qui séparent un Toscan d'un Piémontais, un Calabrais d'un Lombard sont plus grandes, je l'affirme sans hésiter,

que celles qui existent entre un Genevois et un Zuricois. A cette concentration nécessaire nous saurons sacrifier, non pas l'originalité de nos cultures, mais les égoïsmes, les vanités, les mesquineries qui se cachent derrière le prétexte des races et le fantôme des souverainetés cantonales. Nos plus grandes qualités demeurent stériles parce que nous les appliquons dans un domaine désormais trop étroit; les esprits étouffent dans ces rivalités villageoises. René Morax dit bien notre souffrance quand il s'écrie: „De l'air, toujours plus d'air, toujours plus de liberté!“ Cet air, cette liberté, l'esprit *suisse* peut seul nous les donner.

C'est à ce point de vue que *Wissen und Leben* s'occupe de politique fédérale. Un journaliste nous a baptisés „presse d'opposition“. Je répondrai dans quinze jours à cette naïveté ou à cette insinuation. La plupart des conseillers fédéraux apprécient notre œuvre avec plus de justesse; ils savent que notre intérêt pour les questions fédérales, même quand il critique, est une collaboration, un dévouement absolu. — Seul un intérêt général peut donner une solution nationale, originale aux gros problèmes qui nous menacent; pour ne citer qu'un exemple: l'esprit suisse devrait résoudre à sa façon, selon ses traditions, cette question sociale pour laquelle des charlatans nous proposent une panacée universelle. — Mais il n'y a pas que les questions de politique; il y a celles de l'industrie, du Heimatschutz, de l'art, enfin et surtout celle des individualités morales. Le danger de nos villages pour la vie morale de l'individu, c'est le cliché officiel, le terrorisme bourgeois, et partant l'hypocrisie et la stérilité. Notre conception de la vie (Kultur) se ravale par trop au niveau des pensionnats de jeunes filles et des lieux communs de table d'hôte. — Cela doit changer, cela va changer; un développement nouveau de l'esprit suisse se prépare qui surprendra les admirateurs du status quo. Nous le savons par les adhésions reçues à *Wissen und Leben*.

Ce que nous voulons dans cette marche en avant, c'est un enrichissement de notre vie intellectuelle et morale; une libération des vieilles formules; moins de mesquineries personnelles et plus de respect pour les individualités, plus de compréhension pour la passion qui laboure et qui sème, plus de sens pour l'art et pour la poésie, plus d'enthousiasme et de grandeur enfin dans notre humanité.

Je crois aux Etats-Unis d'Europe; mes yeux ne les verront pas, ma foi les devine. Quand ce jour viendra, il faut que la Suisse se range parmi les autres nations à titre d'égale; il faut qu'elle ait acquis tous les droits, par ses sacrifices conscients; en se haussant, d'un effort constant, d'un idéal à l'autre. Elle aura prouvé, la première, que les langues, les races, les religions ont à s'effacer peu à peu devant l'humanité; et par l'étape nationale elle aura travaillé à la délivrance des individualités. Petite par son territoire, mais ramassant toutes ses forces et tout son idéal dans un élan suprême, qu'elle se dresse enfin et regarde au loin, comme sur l'océan tumultueux des Alpes, le Cervin.

ZURICH

E. BOVET



## LILIENCRON

Wer in der Lyrik Detlevs von Liliencron daheim ist, dem hat der Tod dieses Dichters das Herz bewegt. So quellfrisch, so leicht und lebendig, so prachtvoll anschaulich, so gesund hat keiner der Modernen gesungen. Er war Lyriker durch und durch. In eine besondere Kategorie wollen wir ihn nicht einsperren. Er sah mit denselben sonnenfreudigen Augen in die Natur wie die Lichtmaler unter den Modernen, die aller Künstlichkeit, allem Schwarzen den Krieg erklären und am glücklichsten sind, wenn sie alles hell in hell malen, in das vibrierende Lichtfluidum einhüllen, in jedem Schatten noch das farbige Element entdecken und herausarbeiten können. — Eine Probe:

### VIERERZUG

Vorne vier nickende Pferdeköpfe,  
Neben mir zwei blonde Mädchenzöpfe,  
Hinten der Groom mit wichtigen Mienen,  
An den Rädern Gebell.

In den Dörfern windstillen Lebens Genüge,  
Auf den Feldern fleissige Spaten und Pflüge,  
Alles das von der Sonne beschienen  
So hell, so hell.

Das ist Impressionismus so gut wie auf einem Bilde Max Liebermanns. Lauter flirrende Bewegung. Nur die wesentlichsten